Yves Le Manach

Une Correspondance Situationniste

(suite et fin)

ARTICHAUTS DE BRUXELLES, Vol. 57
Série Trois personnages en quête d'hauteur
Bruxelles, septembre 2000

C'est romantique : les deux hommes ne se voient plus, mais leurs livres continuent de se toucher dans la vitrine d'une librairie de Venise. Mais qu'est-ce qu'il en a à faire de SugarCo, Debord ? Maintenant il publie chez Gallimard !

*

Dans sa Présentation de *Correspondance avec Guy Debord*, Martos écrit, en septembre 1997, soit cinq ans après les événements relatés dans cette Correspondance : *« Je tiens à dissiper ici la fâcheuse impression que pourrait avoir le lecteur, en s'étonnant de constater parfois quelque lacune, ou plutôt une sorte de discontinuité dans cette correspondance. Qu'il n'aille pas l'imaginer tronquée : c'est que le dialogue continue alors, évidemment, mais cette fois de vive voix. Et lorsque l'on se voit, à quoi bon s'écrire ? »*

La discontinuité (décisive) entre 1989 et 1994 (date du suicide de Debord) n'est pas faite du dialogue, mais de son absence. Des années plus tard, alors que Martos livre au lecteur la fin misérable de ses rapports avec Debord, il voudrait encore croire à l'exemplarité de cette amitié.

---

* SugarCo : l'éditeur italien de Debord et Martos.

Fort du *« Cher Camarade »*, du *« Il m'en a coûté de te traiter si froidement »* et du *« Je te salue, tout de même, cordialement »*, Martos écrit un petit mot daté du 3 avril 1990 : *« Cher Guy, Nous partons — finalement ! — au Mexique d'ici quelques semaines, et pour environ trois mois. Mais on peut, bien sûr, se voir avant ; sinon on vous donnera des nouvelles au retour. Amitiés à tous deux, Jeff. »* Proposant au Cher Guy de se voir, il pense avoir rétabli la normalité.

Rentré du Mexique, Martos écrit plus longuement à Debord, le 11 septembre 1990. Il s'agit d'une lettre consacrée essentiellement aux Encyclopédistes.

Pressé par Debord, Martos n'aborde plus seulement l'aspect formel de cette guerre, il aborde le fond : *«Les encyclopédistes sont secrètement convaincus que le monde ne changera pas et qu'il importe seulement de faire parler de soi.»* L'Encyclopédie est *« le pur produit du consensus des années quatre-vingt, et cette négation consensuelle s'est déjà bien engagée sur la pente de la négation intégrée. » (...) « des prositus de l'après 68 sont devenus publicitaires, médiatiques, experts dans la culture, et donc aussi, inévitablement, des agents d'influence et de surveillance plus secrets, bref des désinformateurs "version a" ont pu devenir ensuite des désinformateurs "version b." »* Fargette *« avance maintenant que cette théorie du spectacle doit passer à l'arrière-plan de la critique sociale (...) et affirme confusément que le dépassement conjoint de l'art et de la politique n'est ni "possible" ni "souhaitable". A la place il préconise la "constitution patiente d'un éclectisme cohérent"... »*

Pour le militant gauchiste le « spectacle » ce n'est pas le rapport entre le capital et les salariés médiatisé par un acte juridique contestable ou le rapport entre le citoyen et la nation médiatisé par un acte juridique tout aussi contestable, pour le militant gauchiste le « spectacle » est associé à la critique de l'art : c'est le rapport qui l'unit à son poste de télévision : la couleur est mauvaise ! Comme quoi le militant gauchiste est capable de porter un jugement esthétique.

Au sous-entendu précis de Debord : « Baudet pense comme un encyclopédiste et toi, Martos, tu es l'ami de Baudet », Martos répond par une critique des Encyclopédistes, mais sans admettre que lui, ancien ami de Baudet, est en tout point semblable à Baudet, donc semblable aux Encyclopédistes. C'est là que Debord l'attend.

Debord répond le 22 décembre 1990, lui servant du « Cher Jeff ». La lettre commence de façon attendrissante : *« Je te remercie, encore une fois, pour les documents que tu me transmets. Et je n'oublie pas plusieurs années, durant lesquelles je n'avais réellement gardé de contact avec personne d'autre; et combien a été précieuse alors cette seule aide. »*

Un tiers des lettres que Debord a adressées à Martos commencent par des remerciements pour des envois de documents, mais cet *« encore une fois »* est lourd d'un sous-entendu : *c'est la dernière !* La référence nostalgique aux années de solitude, en historisant leurs rapports, les renvoient au passé. N'ayant d'autre interlocuteur que Martos, sa solitude a du être grande, mais cela est en train de changer.

Après quelques considérations diverses, Debord en arrive au vif du sujet : *« Si je ne savais pas que l'on pense, ici ou là, et notamment dans ton proche entourage, que je me laisse souvent aller à diverses sorts de soupçons sans aucun fondement, contre les gens les plus loyaux et les mieux intentionnés ; étant mû par la vaine gloriole de faire croire que je me serais enfin découvert un ennemi, après quarante ans d'ef-*

Après avoir rencontré Guy Debord dans une rue du 20e arrondissement de Paris, à la fin du printemps 1989, Jean-François Martos choisit de faire acte d'allégeance à l'auteur de ***Panégyrique*** *et trahit son ami Jean-Pierre Baudet par sa lettre autocritique du 2 juillet 1989. Baudet se retire, laissant face à face Debord et Martos.*

Plusieurs mois plus tard, le 19 février 1990, Martos écrit à Debord. Il pense avoir respecté un temps de pénitence suffisamment long pour prétendre reprendre son rôle d'informateur : *« Tu trouveras ci-joint quelques documents que je devais t'envoyer depuis un certain temps déjà. »*

Cette lettre est la suite de son autocritique. Cependant il n'est plus question pour lui de se justifier dans l'affaire Baudet-Anders, mais de revenir sur un terrain moins brûlant, donc plus propice à la normalisation de ses rapports avec Debord : la guerre contre l'Encyclopédie des Nuisances (voir art. 43) ; en particulier, contre un certain Fargette qui, rejeté par ses propres alliés de l'Encyclopédie, incarne le mal absolu.

Pensant anticiper la stratégie de Debord, Martos fait porter sa critique des Encyclopédistes, non pas sur le contenu de leur pensée, mais sur la nature de leurs rapports.

Signalons au passage que Martos résume pour Debord un article paru dans *A Batalha* (journal anarcho-syndicaliste portugais), *Considérations sur le situationnisme* : *« ... la première thèse de* ***La société du spectacle*** *est manifestement fausse, vu que la séparation et la représentation séparée sévissaient déjà dans la Grèce antique, et que donc rien n'y était directement vécu. »* Martos, partisan du progrès, objecte

qu'à ce niveau d'analyse *« il faudrait aussi ajouter que le pithécanthrope de Java possédait la télé, les sept chaînes et la couleur de surcroît... »* La question, en qui concerne le pithécanthrope aussi bien que l'homo-sapiens, n'est pas de savoir s'ils ont la télé, mais de savoir si leur mode de communication subit une séparation. Vu sa conception de la séparation (la télé), il n'est pas étonnant que Martos n'ait pas compris ce qui était en jeu dans l'affaire Anders.

Debord répond le 24 février 1990 (Cher Camarade). Il communique à Martos *« la photocopie de la presque totalité d'une lettre que tu dois garder confidentielle, et que tu ne peux donc* ***citer*** *: mais tu peux te servir de tout ce qui est dit comme de certitudes établies... »* Ce document, publié en annexe de *Correspondance*, concerne Fargette.

Cette réponse signifie que Debord accepte le terrain des Encyclopédistes comme acceptable pour la continuation de leurs rapports. Mais pas à n'importe quel prix, car il y inclut l'affaire Baudet : *« Il m'en a coûté, au moment de te traiter si froidement, quand nous nous sommes rencontrés rue Jouye-Rouve. Mais je ne pouvais certainement pas accepter, et pas davantage discuter de ton incompréhension à propos de la correspondance Baudet. (?) Il argumente exactement comme les Enc., et lui aussi prétend s'appuyer sur sa* ***réputation****. »*

A chaque concession de Martos, Debord fait monter les enchères. Martos a voulu jouer les médiateurs, mais il a du trahir Baudet. Il veut ramener la normalité sur le terrain des Encyclopédistes, mais Debord établit l'identité entre les Encyclopédistes et Baudet.

Ce qui n'empêche pas Debord de conclure sa lettre avec une apparente gentillesse : *« Je te salue, tout de même, cordialement. Embrasse Etiennette de notre part. »*

Il noie dans un flot de détails sans importance sa dernière et vaine autocritique. Abordant la question de la liquidation de Champ Libre, à laquelle il n'a pris aucune part, il en vient à ce qui lui paraît être le centre d'une relation qui n'existe plus : *« Du coup, dans ton paragraphe suivant ("Si je ne savais pas que l'on pense ici ou là..."), je vois bien, évidement, que tu me parles d'abord de Baudet — qui, par ailleurs, ne fait pas partie de mon "proche entourage"... »* Cette justification n'est pas la bonne, Debord ne parlait pas *d'abord* de Baudet, il parlait *d'abord* de *l'aimable imbécile :* Martos. De toute façon, c'est trop tard.

Plus loin Martos évoque la mort de Floriana, de Patrick Cheval et de la mère d'Etiennette : *« A propos, cela fait déjà un certain temps que nous n'habitons plus ensemble, Etiennette et moi. »*, et il conclut : *« C'est cette fois à moi de m'excuser du retard avec lequel je t'écris : les derniers mois ont été plutôt mouvementés. »* Il voudrait faire croire que même loin de Debord, la vie continue aussi bouillonnante qu'avant.

Traînant toujours sa laisse, Martos écrit encore une fois à Debord (Cher Guy) le 13 mars 1992 : *« Pas de nouvelles, bonnes nouvelles »*. Une nouvelle fois il fait acte d'allégeance: *« je n'ai plus eu aucun contact avec Champ Libre depuis la disparition de Floriana »*.

Il s'agit d'une lettre emprunte de nostalgie : *« Après Berlin, Prague et Bruges, je voyageais récemment à Venise, et tombant par hasard sur tes* ***Commentaires*** *qui côtoyaient l'****Histoire de l'I.S****. dans la vitrine de la librairie Patagonia (c'est près d'un pont et même d'un canal), je me suis demandé s'il n'y avait pas eu, là aussi, une entourloupe de SugarCo... » *.*

forts toujours infructueux ; (...) — Si je ne savais tout cela, dis-je, je te ferais remarquer qu'il est évidemment facile de manipuler un ignare et prétentieux dément, jaloux du monde entier, et un aimable lâche qui a passé sa vie à obéir inconditionnellement au dément. » L'improbable « ennemi » c'est Baudet, et Debord (le prétentieux dément) accuse Martos (l'aimable lâche) de continuer à fréquenter l'ennemi. Debord veut que Martos critique Baudet et l'Encyclopédie des Nuisances, mais il veut aussi qu'il avoue être leur allié.

Le 27 juillet 1988, deux mois avant le déclenchement de l'affaire Anders-Baudet, Debord avait fait parvenir à Martos (l'auteur de *L'Histoire de l'Internationale Situationniste*), des précisions sur les pseudonymes qu'il avait utilisés. Il précisait : *« ...il est bien possible que tu deviennes l'historien qui "fait autorité" sur ces questions... ».*

Dans sa lettre du 22 décembre 1990, Debord revient sur la qualité d'historien de Martos : *« Comme tu es, par excellence, mon historien (car je me méfie beaucoup des autres, on le sait bien), je te communique un texte semi-confidentiel... ».*

Debord fait référence à une note concernant les difficultés de traduction du tome 1 de *Panégyrique* et qui n'a rien de confidentielle, puisqu'elle est destinée à d'éventuels traducteurs. Debord se moque une dernière fois de Martos qu'il vient de congédier en lui faisant cadeau de la laisse. Martos ne recevra plus jamais de lettres ni ne reverra son ami.

Martos, qui n'a pas encore compris qu'il était congédié, répond à Debord quatre mois plus tard, le 31 avril 1991. Il renvoie à Debord ses atttendrissements : *« Je n'ai pas non plus oublié toutes ces années, ni ce qu'a pu m'apporter l'ensemble de nos discussions, et tout le reste. »*